

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 24 (1886)  
**Heft:** 52

**Artikel:** Quand finit la jeunesse : [suite]  
**Autor:** Marcel, Etienne  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-189555>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

mettrè bas, sarai ou rudo lulu, et que lai baillèrài sa felhie ein mariadzo avoué dozè millè francs dein son fâordai et la maïti dè son royaume. Lo rai cou-dessai dinsè lai promettè mé dè toma què dè pan, kà sè peinsavè que lo pourro gaillàlai allavè passà, et que jamé on n'eïn volliavè ourè reparlà. Et po l'eïncoradzi, lai fe derè que mettài dè pequiet dou z'escadrons po allà avoué li.

Lo tailleu, que trovavè la felhie dào rai bin galéza et tota dzeintrollietta, sè peinsà que porrai pe mau réussi, et fe repondrè ao rai que sè tserdzivè dè cliiào géants; mà que ne savai pas què fèrè dè dou z'escadrons dè chassu à tsévau, et que sarai bin la nortse que n'hommo qu'eïn a tià 7 d'on coup, ne pouèssè pas fèrà façon dè dou chenapans dè géants. Lo rai rizai dein sa barba et sè frottavè lè mans dè la boune idée que l'avai quie z'u po sè débar-rassi dè cé terriblio brize-fai, et vollie tot parai que la cavaléri aulè on bet avoué li. « Sarà d'obedzi dè martsì, se sè peinsavè, et ao moment dào dandzi, mè z'hommo sont bintout recévè. »

Lo tailleu modè don contrè lè géants: mà quand l'est ao carro dào bôu, ye dit à la cavaléri dè l'atteindrè, que volliavè prào fèrè solet. Cliiào trou-piers ne demandavont pas mi, kà l'aviont 'na poaire dào diablo dè ell'escampetta et restiront à tsévau po sè poai pe vito einsauvè.

Lo tailleu eïnrè don dein lo bou ein tsouyeint dè fèrè trào dé trafi ein martseint permi lè folliès chetsès, et bintout ye ve lè dou géants que drou-messont dézo onna daille et que ronclliavont què dai benhirào. Noutron petit gaillà, qu'à se n'idée, ramassè cauquies pierrès que fourrè dein sa fata et coumeint l'étai gaillà dégourdi, grimpè coumeint on étiaïru su la daille.

(*La suita deçando que vint.*)

## QUAND FINIT LA JEUNESSE

### III

Dans le grand monde, dans le beau monde; dans le monde des riches, des élégants affairés et joyeux, on ne donne guère aux jeunes filles qu'une éducation de serre chaude, une croissance artificielle et presque toujours forcée. Dans ce milieu, on cultive la femme comme on cultive les pélagoniums, les camélias, les azalées et les orchidées. Il faut à la jeune fille un aspect attrayant, une brillante apparence, un extérieur soigné, une contenance agréable, comme il faut à la plante un coloris exquis et rare, une nuance à la mode et un feuillage délicat.

Mais le développement réel de la vigueur et de la beauté morale, mais l'esprit élevé, le sens droit, le cœur tendre et dévoué, qui les demande, qui s'en inquiète? Il suffit que la jolie et frêle créature plaise un instant et se marie; que la plante fleurisse aujourd'hui et se fane demain. Et certes, ce système peut être bon pour les arbrisseaux délicats qui n'ont guère qu'un jour de splendeur et de durée. Mais quelle valeur peut-il avoir pour les créatures humaines qui doivent vivre, penser, agir, souvent souffrir encore, après qu'elles ont eu leur heure, après qu'elles ne brillent plus?

Alors ce pauvre cœur inerte qu'elles ont longtemps oublié, les inspirerait, les soutiendrait et peut-être les ferait vivre. Mais elles l'ont amorti, elles l'ont condamné; dans ses longues années de torpeur, il est peu à peu devenu muet, insensible et stérile. Et désormais, elles ne sen-

tiront plus ses élans qui réchauffent, elles n'entendront pas sa voix s'élevant pour les consoler. Elles sont vieilles, elles sont délaissées, elles sont tristes; leur cœur est mort, c'est le monde qui l'a tué... Quelquefois, cependant, lorsqu'il n'est pas trop tard, malgré tout, il n'est qu'endormi, et la main de Dieu le touche, ou la voix d'un enfant le réveille.

Il eût été inutile, à l'époque où nous parlons, de chercher le mouvement et la vie dans le cœur de Gabrielle. Les élans généreux y étaient complètement engourdis, les pensées tendres ou fécondes y étaient plongées dans un profond sommeil: c'était en réalité le palais de la Belle au Bois Dormant. Seulement, il semblait avoir transmis tous ses feux aux magnifiques diamants de sa propriétaire, toute son activité à cet esprit vigilant et infatigable, à ces regards étincelants, à ces petits pieds mignons, qui, les uns les autres, s'agitaient, s'empres-saient, se multipliaient sans se lasser, dans leur joyeux élément de triomphes et de fêtes.

Et s'il en était ainsi avant le mariage de Gabrielle, ce fut encore après, bien mieux... ou bien pis. En effet, que pouvait faire une jeune mariée, une jeune femme, presque une jeune reine, qui avait tout: la richesse, l'élégance, l'esprit, la distinction et la beauté?... Son mari l'adorait, la foule l'admirait, le monde la gâtait, son cercle la portait aux nues. A Evian, à Biarritz, au Bois, à l'Opéra, aux Pyrénées, Gabrielle brillait, rayonnait, comme une étoile, trônait toujours et triomphait partout. On citait ses mots, on copiait ses toilettes, on enviait sa chevelure, son profil et son mari. Elle était fraîche comme à dix-huit ans, et elle ne mettait pas de rouge! blanche comme le muguet des champs sans l'aide de la poudre de riz! C'était incontestable, c'était complet et c'était inouï... Ainsi, dans ce tourbillon éblouissant de parures, de succès, de fêtes, Gabrielle régna cinq ans, ce qui est beaucoup, en somme, pour une semblable royauté.

Au bout de ce temps survint un joyeux événement dans la famille, mais aussi une certaine altération à la fraîcheur, aux charmes de la belle madame Duperré. Gabrielle devint mère; une toute petite héritière prit enfin sa place un jour dans son joli berceau.

La jeune femme, avouons-le, ne partagea qu'à moitié le grand contentement de son mari, qui se montrait radieux. Etre mère à trente ans, c'est chose grave, surtout quand on est femme du monde et reine de beauté, et quand, depuis l'âge de dix-huit ans, on a passé quelque deux mille nuits au bal! Ajoutez à cela que, jusqu'au dernier jour, Gabrielle n'avait pu se décider à renoncer au monde et à ses fêtes.

Aussi, après la naissance de sa petite Aline, elle fut prise d'une longue faiblesse et d'une accablante langueur. Par suite de cette circonstance, elle ne fut mère qu'à moitié; on éloigna d'elle le joli berceau blanc et le gentil baby rose. Aline resta confiée presque entièrement aux soins de sa nourrice, et Gabrielle fut condamnée au repos, au régime, dans la solitude de son château.

Elle s'y ennuya profondément tout un été, feuilletant des romans, essayant des partitions, commençant des broderies, et, le plus souvent, rêvant et baillant dans son fauteuil. Elle pensait alors, avec un douloureux serrement de cœur et un indicible regret, aux sites pittoresques de Bade, au séduisant bassin d'Arcachon, aux splendeurs de Vichy, de Dieppe, de Spa, enfin à tous ces charmants séjours dont elle était exilée, uniquement parce que la petite Aline était venue, et qu'en même temps étaient parties la force et la santé. Et elle se désolait alors, se trouvait bien misérable; elle déplorait son sort et désespérait de l'avenir.

(*A suivre.*)